

RAINER MARIA RILKE

Le dit de l'amour et de la mort du

Cornette Christophe Rilke

*Traduction française
de Frank Martin
servant à l'exécution du « Cornette »
pour alto solo et petit orchestre*

1. A CHEVAL

La nuit, le jour, la nuit, à cheval, à cheval, à cheval. Le jour, la nuit, le jour... En fatigue s'en va le courage et s'en vient le regret. Il n'y a plus de montagnes, à peine un arbre ; rien qui ose se dresser. Près des fontaines tariées se blottissent des huttes. Pas une tour, et la même image partout. On a trop de ses deux yeux. Mais dans la nuit, parfois, on croit connaître la route. Peut-être alors refaisons-nous en arrière le chemin que, sous le soleil étranger, péniblement nous avons parcouru. Peut-être ! Le soleil est lourd, comme en été chez nous. Mais c'est en été que nous sommes partis. Les robes des femmes brillèrent longuement sur les prés.

Maintenant, voici longtemps... sans doute l'automne est là. Du moins là-bas où, tristes, des femmes nous attendent.

2. LE PETIT MARQUIS

Le sire de Languenau se dresse sur sa selle et dit : « Marquis... » Son voisin, le svelte petit Français, a bavardé et ri pendant trois jours entiers. Maintenant, il ne peut plus. Il est comme un enfant écrasé de sommeil. La dentelle de son col est grise de poussière. Il ne s'en doute pas. Lentement, il se fane dans le velours de sa selle.

Mais le sire de Languenau sourit et dit : « Vous avez des yeux singuliers, marquis. Sans doute, vous ressemblez à votre mère. » Et refléurit le petit Français, époussette son col de dentelle et paraît tout neuf.

3. QUELQU'UN PARLE DE SA MÈRE

Quelqu'un parle de sa mère. Sans doute un Allemand. À voix lente et haute, il pèse ses paroles, comme une jeune fille, qui cueille des fleurs, grave et pensive les regarde et ne sait pas quel sera le bouquet. Ainsi vont ses paroles. Plaisir ? Souffrance ?

Tous écoutent. Et même on ne crache plus. Car ce sont gentilshommes ; ils savent ce qui se doit. Et qui, dans la troupe, ne sait pas l'allemand, voici qu'il comprend soudain, devine quelques paroles : « Un soir... - étais petit... »

4. BIVOUAC

Bivouac. Assis en rond, on attend. On attend une chanson. Mais on

est si las. La rouge lumière est lourde, étalée sur les souliers, rampant jusqu'aux genoux, regardant dans la paume des mains étendues ; lumière sans ailes. Les visages sont sombres.

Pourtant, pendant une seconde, les yeux du marquis ont brillé de leur propre éclat. Il a baisé une petite rose. Et maintenant, elle va encore se faner sur sa poitrine.

Languenau l'a bien vu, car il ne peut dormir. Il songe : « Moi, je n'ai point de rose... point de rose. » Il chante. C'est alors un chant, un vieux triste chant, que chez nous les filles chantent dans la plaine, l'automne, quand on rentre les dernières gerbes.

5. L'ARMÉE

Un jour, à l'aube, voici un cavalier, puis un second, cinq, dix, tout en armes... et grands ; derrière eux plus de mille : l'armée. Il faut se quitter.

« Bon retour là-bas, marquis ! — La Vierge vous protège, gentilhomme ! » Mais ils ne peuvent se séparer, ils sont amis, tout à coup, frères. Ils ont tant de choses à se dire ; déjà ils en savent tant l'un sur l'autre. Ils tardent. Autour d'eux, la hâte et le bruit des sabots.

Alors le marquis retire son gantelet. Il prend la rose sur son cœur, cueille un pétale, ainsi qu'on brise une hostie. « Qu'elle vous protège ! Adieu. » Languenau s'étonne. Des yeux, longtemps, il suit le jeune Français, puis glisse sous son pourpoint le frêle pétale, qui se berce doucement au rythme de son souffle.

Appel du cor. Il galope vers l'armée. Il sourit, triste : une inconnue veille sur lui.

6. LE TRAIN D'ARMÉE

Un jour dans le train d'armée. Des jurons, des couleurs, des rires : à mettre le feu au pays. Des gamins bariolés accourent. Des cris, des bagarres. Viennent des garces, aux chapeaux de pourpre, aux cheveux épars. Clins d'œil. Des valets arrivent, vêtus de fer, noirs comme la nuit. Serrent les garces de près, à déchirer leurs robes. Les pressent au flanc des tambours ; et sous des mains farouches qui se défendent, s'éveillent les tambours ; comme en songe ils battent et roulent, roulent.

Et le soir on lui offre des lanternes, étranges : du vin, luisant dans des casques de fer. Du vin ? ou du sang ? Qui donc peut le dire ?

7. SPORK

Enfin devant Spork. Le comte se dresse près de son cheval. Ses longs cheveux ont l'éclat du fer. Languenau n'a rien demandé. Il reconnaît le général, saute à terre et s'incline dans un nuage de poussière. Il apporte un écrit qui doit le présenter au comte. Mais Spork a ordonné : « Lis-moi ce chiffon ! » Et ses lèvres n'ont pas bougé ; à quoi bon ! il les réserve pour les jurons. Et quant au reste, sa main le dit. Suffit ! On le comprend assez.

Depuis longtemps le jeune homme a terminé. Il ne sait plus où il est. Plus rien au monde que Spork. Le ciel lui-même a disparu. Alors dit Spork, le grand général : « Cornette ! » Et c'est beaucoup.

8. LE CRI

La compagnie campe au-delà du Raab. Languenau la rallie, tout seul. La plaine... le soir... Le métal de sa selle brille sous la poussière. Déjà monte la lune. Sur ses mains il en voit la lumière. Il rêve.

Mais soudain on crie vers lui ; crie, crie. Son rêve est déchiré. Aucun oiseau ne crie ainsi. Miséricorde ! L'arbre solitaire a crié : « Héé ! » Il regarde : un corps, là. Un corps qui se tord le long de l'arbre. Une jeune femme, sanglante et nue, a crié : « Délivre-moi ! »

Et il saute à terre dans le pré obscur, et il tranche les liens qui brûlent ; et il voit son regard flamber, ses dents prêtes à mordre. Est-ce un rire ? Il frémit. Déjà il est en selle et fonce dans la nuit, le poing crispé sur les cordes sanglantes.

9. LA LETTRE

Languenau écrit une lettre, perdu dans ses pensées. Lentement, il trace de hauts caractères, droits et graves. « Ma bonne mère, soyez fière : je porte l'enseigne. N'ayez souci, je porte l'enseigne. Aimez-moi bien, je porte l'enseigne. »

Puis il glisse la lettre dans son pourpoint, à la place secrète, près du pétale de rose, et songe : Elle en prendra le parfum. Et songe : Peut-être sera-t-elle trouvée... et songe : ... car l'ennemi est proche.

10. LE CHÂTEAU

Leurs chevaux passent sur un paysan mort. Il a les yeux grands ouverts et ce n'est pas le ciel qui s'y reflète. Puis des chiens qui

hurlent. Voici donc un village, Dieu merci ! Par-dessus les huttes se dresse le château. Large s'offre à eux le pont-levis, grande la porte, haut l'appel du cor. Écoute ! vacarme, cliquetis, aboi des chiens, hennissemments, piétinements et cris.

11. REPOS

Repos ! être accueilli. Ne plus devoir satisfaire soi-même ses pauvres désirs. Ne plus toujours être en défiance ; laisser venir à soi les choses et savoir : tout ceci est bon.

Le courage aussi peut se détendre et sur lui-même s'enrouler aux replis souples de la soie. Enfin n'être plus soldat. Porter les boucles découvertes et le large col de dentelle. S'asseoir dans des sièges de soie, se sentir, jusqu'au bout des doigts, frais, sortant du bain.

Apprendre à nouveau ce que les femmes sont, ce que disent les blanches, et ce que font les bleues, et comment leurs mains jouent, et comme chante leur rire, quand des gars blonds apportent les belles coupes, toutes lourdes de fruits savoureux.

12. LA FÊTE

Ce fut un festin, et devint une fête, à peine sait-on comment. Les hautes flammes claquent, les voix pépient. Au tintement des verres se mêlent des chansons, et, soudain, du rythme enfin mûr, la danse jaillit. Et tout est emporté.

C'est un remous de vagues dans les salles ; ils se rencontrent et ils se choisissent, ils s'abandonnent et ils se retrouvent, et dans l'ivresse, éblouis de lumière, ils sont bercés dans le vent d'été tiède qu'ont parfumé les vêtements des femmes.

C'est le vin sombre et mille roses, c'est l'heure frémissante dans le rêve de la nuit.

13. UN SEUL S'ÉTONNE

Un seul s'étonne, perdu dans cet éclat. Et il est ainsi fait qu'il attend un réveil. Car c'est en rêve qu'on voit telle splendeur, et telle fête et telles femmes. Car leur moindre geste fait ruisseler des ondes de brocart. Leur doux parler d'argent bâtit des heures claires, et parfois elles lèvent les mains, ainsi, et tu croirais qu'en un lieu où tu n'atteindrais pas elles cueillent des roses, que tu ne peux voir. Et tu rêves : Paré de ces roses, posséder ce bonheur, pouvoir porter cette couronne à ton front dépouillé.

14. ES-TU LA NUIT ?

L'un d'eux, vêtu de soie blanche, comprend qu'il ne peut se réveiller ; il ne dort pas mais se perd dans le réel. Alors il fuit dans le rêve et se tient seul, seul, dans le parc obscur. Et la fête est loin, la lumière meurt et la nuit l'enserme de près, toute fraîche.

Il demande à une femme qui se penche vers lui : « Es-tu la nuit ? » Elle sourit. Et la honte le prend de son vêtement blanc. Être bien loin, et tout seul ! Pouvoir être en armes... tout en armes.

15. OUBLIERAIS-TU ?

« Oublierais-tu que tu es mon page, pour aujourd'hui ? Me délaisses-tu ? Où vas-tu donc ? J'ai droit sur toi par ton vêtement blanc. As-tu regret de ton rude pourpoint ? As-tu froid ? Es-tu triste ? » La comtesse sourit.

Non. C'est seulement que son enfance à lui vient de glisser de son épaule, ce vêtement sombre et doux. Qui donc l'a emporté ? « Toi ? », dit-il d'une voix qu'il n'a jamais encore entendue. « Toi ! » Et rien n'est plus à lui. Et il est nu comme un saint au désert, svelte et clair.

16. DANS LE DONJON

La chambre du donjon est sombre. Mais leurs visages s'éclairent l'un l'autre, dans un sourire. À tâtons, comme aveugles, ils se trouvent comme on trouve une porte ; comme des enfants, tremblant un peu devant la nuit, ils se serrent étroitement. Pourtant, ils ne craignent rien. Contre eux rien ne pourrait être : pas de hier, pas de demain ; car le temps s'est écroulé et ils fleurissent sur ses ruines.

Il ne demande pas : « Ton mari ? » et elle non plus : « Ton nom ? » Ils sont maintenant ensemble, pour être l'un à l'autre une race nouvelle. Et c'est cent noms nouveaux qu'ils vont se donner et qu'ils vont de nouveau se reprendre, comme on enlève une boucle d'oreille, doucement.

17. DANS LE VESTIBULE

Sur un siège, dans le vestibule, s'étalent le pourpoint, le baudrier et le manteau du sire de Languenau. Ses gants sont tombés sur le plancher. Son enseigne se dresse, appuyée à la croisée. Elle est noire et svelte.

Dehors, une bourrasque déchire le ciel et met la nuit en pièces,

blanches et noires. La lune passe comme un long éclair au ciel et l'enseigne immobile a des ombres inquiètes. Elle rêve.

18. UNE FENÊTRE OUVERTE ?

Une fenêtre ouverte ? La tempête au château ? Qui frappe les portes ? Qui marche dans les chambres ? Laisse ! Que leur importe ? Qui peut les trouver dans ce donjon ? Comme abrité par cent portes, il y a ce grand sommeil que deux êtres possèdent ensemble ; ensemble, comme une mère ou comme une mort.

19. SERAIT-CE L'AUBE ?

Serait-ce l'aube ? Quel soleil est-ce donc ? Qu'il est grand ce soleil ! Et des oiseaux ? Leurs voix chantent de toutes parts. Tout est clarté, mais ce n'est pas le jour. Tout est rumeur, mais ce n'est pas le chant des oiseaux. Ce sont les poutres qui luisent. Ce sont les fenêtres qui crient ; les fenêtres, rouges, qui crient vers l'ennemi, la-dehors où flambe le pays : « Au feu ! »

Et de leur face arrachant le sommeil, tous ils se ruent, moitié fer, moitié nus, de chambre en chambre, d'étage en étage, cherchant l'escalier, les cors, à perdre l'haleine, bégayant dans la cour : Rassemblement ! rassemblement ! Et les tambours qui roulent.

20. MAIS L'ENSEIGNE N'A PAS REJOINT

Mais l'enseigne n'a pas rejoint. On crie : « Cornette ! » Chevaux qui piaffent, prières, clameurs ; on sacre : « Cornette ! » Fer contre fer, commandements et signaux ; silence : « Cornette ! » et puis encore : « Cornette ! » Puis en avant le brouhaha des cavaliers.

Mais l'enseigne n'a pas rejoint.

21. L'ENSEIGNE

Il court affolé par des couloirs qui brûlent ; par des portes qui l'entourent de flammes, par des marches qui se consomment, il se jette hors du château. Comme une femme blanche et dolente, il emporte en ses bras le drapeau. Et il trouve un cheval ; c'est alors comme un cri : par-dessus tout et en avant de tous, et des siens même. Et déjà son enseigne revient à soi : jamais elle n'eut telle royauté. Et tous ils l'aperçoivent, loin en avant, reconnaissent le clair jeune homme sans

casque, reconnaissent l'enseigne.

Elle commence alors à resplendir et se déploie et devient grande et rouge... Et brûle l'enseigne dans l'ennemi, et ils foncent sur elle.

22. LA MORT

Languenau a pénétré dans l'ennemi, mais entièrement seul. La frayeur a fait autour de lui un large espace vide et il tient, en plein milieu, sous son enseigne où meurt lentement la flamme.

Lentement, et presque en rêve, il regarde alentour. Devant lui, d'étranges choses, des couleurs. Des jardins, pense-t-il et sourit.

Mais soudain il sent que des regards l'assaillent, il reconnaît des hommes, il sait que ce sont ces chiens de païens et lance son cheval en plein milieu.

Mais comme derrière lui ils se rejoignent, ce sont des jardins encore, et les seize cimenterres, qui s'abattent sur lui, éclair sur éclair, sont une fête ; le rire joyeux des jeux d'eau.

23. AVEC LE PRINTEMPS...

Dans le château, le pourpoint a brûlé, la lettre et le pétale de rose d'une femme inconnue.

Avec le printemps, un printemps triste et froid, s'en vient un courrier du comte de Pirovano, lentement vers Languenau.

Là, il voit une vieille femme qui pleure.